

---

**Alexandre TCHOUDINOV, [ФРАНЦУЗСКИЙ ЕЖЕГОДНИК –  
2014, ТОМ 2] *Annuaire d'études françaises – 2014, tome 2.*  
*La France et l'Orient***

Textes réunis par Alexandre Tchoudinov, Moscou, Institut d'histoire  
générale, 2014

**Varoujean Poghosyan**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13585>  
DOI : 10.4000/ahrf.13585  
ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**

Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2015  
Pagination : 186-189  
ISBN : 9782200930028  
ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**

Varoujean Poghosyan, « Alexandre TCHOUDINOV, [Французский ежегодник – 2014, том 2] *Annuaire d'études françaises – 2014, tome 2. La France et l'Orient* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 382 | octobre-décembre 2015, mis en ligne le 07 janvier 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13585> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13585>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Alexandre TCHOUDINOV, [ФРАНЦУЗСКИЙ ЕЖЕГОДНИК – 2014, ТОМ 2] *Annuaire d'études françaises – 2014, tome 2. La France et l'Orient*

Textes réunis par Alexandre Tchoudinov, Moscou, Institut d'histoire générale, 2014

Varoujean Poghosyan

---

## RÉFÉRENCE

Alexandre TCHOUDINOV, [ФРАНЦУЗСКИЙ ЕЖЕГОДНИК – 2014, ТОМ 2] *Annuaire d'études françaises – 2014, tome 2. La France et l'Orient*. Textes réunis par Alexandre Tchoudinov, Moscou, Institut d'histoire générale, 2014, 480 p., ISBN 0235-4349, prix non indiqué.

- 1 Le dernier volume de l'*Annuaire d'études françaises*, consacré aux relations de la France avec les pays orientaux, comprend deux parties : celles de *La France et l'Orient* et de l'*Historiographie*. Comme toujours, Alexandre Tchoudinov a invité ses confrères étrangers à collaborer avec lui. Parmi ces derniers figurent des représentants de la France, de l'Ukraine et de l'Arménie. La première partie contient quinze articles dont quatre seulement touchent à l'époque révolutionnaire et impériale ; d'ailleurs, trois d'entre eux sont consacrés à la campagne égyptienne de l'armée d'Orient.
- 2 Alexandre Tchoudinov a rédigé un article minutieux et assez prolixe (p. 122-165) sur la bataille d'Héliopolis dont il a le mérite d'étudier en profondeur les différents aspects. Il a utilisé des documents inédits tirés des Archives militaires de Vincennes, ainsi que de nombreux témoignages de témoins oculaires de la bataille. En notant que celle-ci n'avait pas été étudiée du point de vue adéquat, il tâche tout d'abord préciser le nombre exact des participants de la bataille. En se référant à différentes sources authentiques, il constate que le général Kléber avait à sa disposition de 12 500 à 13 000

soldats et officiers (p. 140). Ces chiffres ne correspondent pas à ceux avancés par d'autres auteurs, même par des participants de la bataille dont quelques-uns ont présenté des chiffres plus faibles ou plus élevés. Quant à l'armée turque, il estime qu'elle comptait presque 60 000 soldats (p. 143). Malgré son analyse détaillée, Alexandre Tchoudinov ne fait pas allusion à la participation dans cette bataille, surtout auprès du village de Matarieh, de corps auxiliaires à côté de l'armée d'Orient. Certes, il nous est impossible de préciser le nombre exact de ceux-ci.

- 3 L'auteur discute aussi une autre question très importante, celle de l'attitude hostile de Bonaparte envers Kléber, son rival militaire. Il croit que c'est peut-être pour cette raison qu'on a presque livré à l'oubli en France, surtout après le coup d'État de Brumaire, cette victoire qu'il qualifie de la plus brillante parmi celles remportées par l'armée d'Orient en Égypte quand celle-ci se trouvait sous le commandement du général Bonaparte (p. 164). L'affirmation explique le titre de l'article : « La bataille d'Héliopolis ou une victoire oubliée ».
- 4 Patrice Bret, qui a déjà fortement contribué à l'histoire de la campagne égyptienne, présente un article très original, intitulé « Pour en finir avec l'expédition d'Égypte, ou quand la France s'ouvre au monde arabo-musulman ». Il discute de sujets peu étudiés, voire presque oubliés par les chercheurs, mais très intéressants, surtout ceux de la confrontation culturelle, de l'intérêt des savants français, ayant pris part à l'expédition, à l'égard des technologies égyptiennes, intérêt devenu l'un des plus importants résultats de l'« ouverture » de ce pays. Il s'agit tout d'abord de la perception, d'après sa terminologie, de l'« Autre », ce qui fut accompagné par le développement et le progrès. Dans ce sens, son étude apporte beaucoup de nouveautés. L'auteur analyse la mise en pratique mutuelle d'expériences technologiques innovatrices : d'une part, les Français ont contribué à la construction en Égypte de forts, de ponts, de moulins à vent, etc., et de l'autre, étant au courant de l'expérience des Égyptiens, ils ont élargi leurs connaissances dans différents domaines comme ceux de la médecine, de l'incubation des œufs, de la mécanique, des serrures égyptiennes, etc. Certes, comme il le note, c'est à la fois la campagne égyptienne qui contribua à la reprise des études orientalistes en France, et l'Orient qui commença donc à conquérir Paris.
- 5 Une observation peut naître des interprétations de Patrice Bret sur les intentions du général Bonaparte de s'emparer du pouvoir en France lors de son séjour en Égypte : il croit que la Méditerranée était un « Rubicon » pour lui (p. 105). Je ne peux pas partager cette approche car nombre de grands historiens de Napoléon, et en premier lieu Georges Lefebvre et Albert Manfred, l'ont réfutée depuis longtemps. D'ailleurs, Alexandre Tchoudinov ne parle dans son article cité que de la fuite secrète de Bonaparte de l'Égypte (p. 123).
- 6 L'image de l'Orient dans les journaux et les lettres des membres de l'expédition d'Égypte est analysée par Eugénie Prousskaya. En se référant aux sources françaises, elle discute la perception par les Français de ce pays qui leur était inconnu auparavant, de sa structure ethnique et confessionnelle, de la vie et des habitudes des Égyptiens, etc. En fait, elle discute, comme Patrice Bret, de la perception par les Français de l'« Autre », à savoir des Égyptiens, mais selon d'autres points de vue.
- 7 L'auteure met en évidence tout d'abord la perception, de la part des soldats de l'armée d'Orient, de l'hostilité de la majeure partie des habitants de l'Égypte à leur égard ; ceux-ci présentèrent surtout les Arabes et les Bédouins comme des « barbares » et des « sauvages » (p. 171). Par contre, leur attitude envers les Mamelouks et les Osmanlis était

plus mesurée, car ils soulignent leurs capacités militaires et leur courage lors des combats. En tout cas, d'après son analyse, les Français comprenaient bien leur supériorité civilisatrice. C'est pour cette raison qu'ils ont répété en maintes occasions dans leurs journaux et leurs lettres que les Français devaient civiliser les habitants de l'Égypte en les initiant au mode de vie des Européens (p. 174). Quant aux Égyptiens, les Français n'omirent pas non plus de remarquer que ceux-ci étaient ignorants et paresseux, ce qui a beaucoup contribué à la perception de leur propre supériorité intellectuelle. Or, d'après l'étude de la conduite des Français en Égypte, l'auteure conclut que malgré leur désir d'accomplir le rôle de civilisateurs, ils ont bien souvent appliqué des méthodes « non civilisées » à l'égard des habitants du pays conquis par eux (p. 179-180). Quant à l'Islam, l'auteur ne doute pas que les participants de la campagne aient accordé peu de place à la discussion de la religion.

- 8 Dans son article sur « Les relations franco-marocaines sous le Consulat et l'Empire », Thierry Lentz aborde les péripéties des relations diplomatiques entre la France, à partir de l'instauration du pouvoir autoritaire de Napoléon Bonaparte, et le Maroc. Certes ce thème n'a pas fait l'objet d'une étude approfondie, et l'auteur, utilisant beaucoup de documents, relève les nuances de la politique extérieure du sultan Moulay Sliman. Il montre de manière irréfutable que le souverain du Maroc était désireux de réaliser une politique de neutralité, n'ayant pas l'intention de renoncer à sa position lors des conflits européens (p. 200, p. 203). L'auteur suit les tentatives de Napoléon de gagner à sa cause le sultan du Maroc, surtout après 1807. Or, malgré la rencontre à Paris de son ambassadeur avec l'empereur, Moulay Sliman n'exprima pas sa volonté d'adhérer à la politique du blocus continental. En tout cas, la situation changea évidemment après la conquête de l'Espagne, quand les relations de la France et du Maroc furent presque interrompues : d'après la terminologie de Thierry Lentz, il s'agissait déjà d'une « quasi guerre » (p. 209) entre ces deux pays. En dépit des efforts de Napoléon (l'envoi à Moulay Sliman d'une lettre presque menaçante par l'intermédiaire de son diplomate en 1808), le Maroc commença à mener une politique en faveur de l'Angleterre. Précisons que l'auteur publie treize documents en appendice de son article.
- 9 La deuxième partie de ce volume contient l'article d'Alexandre Gordon, éminent spécialiste de l'historiographie soviétique de l'époque révolutionnaire, sur Jakov Zacker (1893-1963), son maître, ainsi que cinq comptes rendus. Zacker, l'un des premiers chercheurs marxistes soviétiques de la Révolution française, a eu un destin cruel, comme Victor Daline et beaucoup d'autres. Étant devenu l'une des victimes de la terreur stalinienne, il passa presque quinze ans en exil et sa carrière scientifique fut divisée en deux périodes. C'est pourquoi Alexandre Gordon a relevé les traits spécifiques de son activité avant et après son exil. Il a certainement raison de constater, à l'exemple de son maître, que l'historiographie soviétique était devenue à partir des années 1930 une sorte de terrain de chasse contre la liberté de la pensée (p. 381). Notons que cette situation s'est fait sentir jusqu'à l'éclatement de ce pays. Dans l'ensemble, Alexandre Gordon montre très bien que presque toutes les particularités de la réalité soviétique, même très douloureuses, contraignent l'activité de Zacker, même à la limite des années 1950-1960, car, comme tous les autres anciens « ennemis du peuple », il n'avait pas été complètement réhabilité après sa libération. L'auteur attire notre attention surtout sur l'attitude hostile de quelques-uns de ses collègues soviétiques envers lui à l'Université de Léninegrad, où il travaillait à cette époque.

- 10 Par contre, Alexandre Gordon souligne l'autorité inébranlable dont jouissait Zacker parmi les spécialistes étrangers de la Révolution lors de la deuxième période de son activité. Il ne précise pas cependant que, même dans les années 1920, grâce à l'attitude très amicale d'Albert Mathiez envers ses confrères soviétiques, le nom de Zacker était déjà connu des historiens européens (voir l'article de Marie Boukenetzka sur « Les derniers ouvrages des historiens russes sur la Révolution française » [MM. Loukine, Zakher et Wainstein] publié dans les *AHRF*, n° 15-1926, p. 225-232). Dans ce même contexte, il est dommage que l'auteur ne note pas la publication de l'article de Zacker sur « Jean Varlet pendant la réaction thermidorienne » dans les *AHRF* (n° 163-1961, p. 19-34), grâce aux efforts d'Albert Soboul, ce qui est très emblématique de sa position envers ses collègues soviétiques. Les archives personnelles de Zacker contiennent trente-sept lettres de ce grand historien français, bien qu'il ne connût pas son collègue soviétique personnellement ; celles-ci sont les meilleures preuves de leur sincère amitié et de leur fructueuse collaboration. En profitant de l'occasion, je voudrais remercier Alexandre Gordon de me les avoir transmises. D'ailleurs, après la mort de Zacker, Albert Soboul publia dans les *AHRF* deux articles nécrologiques sur lui, rédigés par Richard Cobb et par lui-même (n° 173-1963, p. 398-400).
- 11 Il y a lieu de citer aussi trois des cinq recensions publiées : celle d'Andrei Mitrofanov sur le livre de Haim Burstin, *Révolutionnaires - Pour une anthropologie politique de la Révolution française* (Paris, 2013), dont il ne partage pas complètement les vues, surtout à propos de la définition du « protagonisme révolutionnaire », celle de Vadim Adadourov, d'ailleurs très critique, sur l'édition de la traduction en ukrainien du livre de Wilhelm von Gebler sur la guerre de 1812 (2012), et celle de l'auteur de ces lignes sur la deuxième édition du livre d'Iradj Amini à propos de *Napoléon et la Perse* (Paris, 2013). Certes, en soulignant les mérites de l'auteur de ce livre, j'ai avoué que je ne partageais pas ses interprétations de la politique de Napoléon en Perse après la conclusion du traité de Tilsit car l'auteur nie le caractère antirusse de sa politique au Proche-Orient à cette époque, ce qui ne correspond pas à la réalité.
- 12 Youlia Krilova a composé et publié, comme dans chaque volume, la bibliographie des études sur l'histoire de la France, publiées en Russie en 2013.